



ABONNEMENTS. Paris et Départements : Un an, 30 fr. — Six mois, 15 fr. — Trois mois, 7 fr. 50. — Le numéro, 60 cent. — Union postale, 3 fr. en sus chaque année.  
Administration, Abonnement et Rédaction chez MM. Firmin-Didot et C<sup>ie</sup>, rue Jacob, 56, à Paris. — Directeur-Gérant : ERNEST BELLECROIX.  
Les manuscrits ne sont pas rendus.

## SOMMAIRE

Un accident, par M. DES HAIZETTES. — Lettre ouverte, par M. E. BELLECROIX. — A la billebaude, par M. SILVIO. — Un coin du Semmering, par RODOLPHE TOMITKA. — La Légende de Fontainebleau, par M. LE BARON DE CHAMBAUD. — Médecine vétérinaire, par M. G. PERCHERON. — Dévouement sublime, par M. C. COLLEAU. — Échos. — Offres et demandes. — Mes grandes chasses dans l'Afrique centrale, par M. Édouard Foa (Suite).

## Un Accident

A qui pareil accident n'est-il pas arrivé ?

Où est le chasseur qui n'a jamais laissé quelque lambeau de son vêtement le plus indispensable aux épines du chemin ? où est celui qui ne s'est jamais laissé choir au milieu d'un fossé fangeux et qui, comme conséquence, n'ait dû, en toute hâte, mettre le cap vers la ferme ou l'auberge la plus voisine pour faire procéder au nettoyage ou à la réparation des avaries ?

Quand l'accident se borne à un accrocc, il n'y a que demi-mal ; et pourtant je crois bien que le gros chasseur que vous voyez froncer le sourcil dans le coin de la cheminée n'est pas de cet avis. Avec quelle satisfaction il allongerait les oreilles au polisson qui, pendant que sa mère est en train de réparer l'accident, profite de l'occasion pour offrir au patient sa propre culotte de galopin.

Où l'affaire se complique et peut avoir des suites désagréables, c'est quand il s'agit d'un de ces bains forcés comme il arrive au plus prudent d'entre nous d'en prendre au marais, dans les jours de malheur. A mon tour, je vais profiter de l'occasion pour vous donner un conseil que vous vous



UN ACCIDENT.



Un monsieur passe; aussitôt le carlin de courir après lui et d'aboyer; le monsieur s'arrête, s'impatiente et donne un coup de pied à Kiki, ce que voyant, la concierge indignée donne une gifle au monsieur; celui-ci a le tort de riposter et frappe assez brutalement la maîtresse de Kiki, lequel, voyant la bagarre et craignant pour sa précieuse peau était allé se cacher. On sépara les combattants; le monsieur est conduit au poste où il décline ses noms et qualité, et la concierge est mise au lit.

Dans la journée du lendemain, Mme Deaubone a eu une attaque de paralysie; on ne croit pas que ce soit à la suite des coups qu'elle avait reçus la veille, mais son état a été jugé assez sérieux pour qu'on l'envoie à Lariboisière.

Tout cela pour un carlin!

Voici une décision qui, sûrement, n'aura pour nos lecteurs qu'un simple intérêt de curiosité, mais qui fixe un point de droit sur lequel les tribunaux, comme on voit, ne sont pas tous d'accord.

Le tribunal correctionnel de Louviers a eu à juger la semaine dernière un délit de chasse qui présentait quelque intérêt au point de vue de l'application de la loi: le nommé Vasselín, de Pont-de-l'Arche, paraissait devant le tribunal pour avoir chassé avec un permis, alors que par une précédente condamnation « il était privé du droit d'obtenir un permis de chasse pendant cinq ans. »

Mais ce permis en vertu duquel il chassait, il l'avait obtenu avant sa condamnation. Celle-ci entraînait-elle l'annulation du permis? Oui, le permis est annulé, avait dit M. le Procureur de la République qui avait cité, comme précédent, deux jugements conformes de la cour de Rouen.

Le tribunal de Louviers ne l'a pas pensé ainsi; il a rompu avec les précédents; et, se maintenant dans le texte rigoureux de la loi, il a établi dans ses considérants que la défense d'obtenir des permis de chasse n'entraînait pas l'annulation du permis existant et que ce n'était pas à la justice d'étendre la portée d'une loi, même pour réparer une omission du législateur.

Les autres tribunaux avaient jugé d'après l'esprit de la loi; le tribunal de Louviers s'en tient à la lettre de la loi.

En conséquence, Vasselín a été relaxé.

On écrit de Châtellerauld, à la date du 30 décembre: Les gardes-chasse de MM. Paul Retaillaud et Venau étaient en tournée dans les brandes, situées commune de Saint-Pierre-de-Maillé, lorsqu'ils aperçurent quatre braconniers chassant sur les propriétés confiées à leur garde.

Edmond Ridet, garde de M. Retaillaud, ayant demandé leur nom aux chasseurs, qui portaient chacun un masque et une perruque, l'un d'eux s'approche de lui, lui marche sur le pied et, le poussant au même moment de la main gauche, pendant que, de la main droite il lui tire à bout portant deux coups de fusil en pleine poitrine.

Les coups de fusil, qui avaient dévié, blessèrent néanmoins le garde assez grièvement; il appela à son secours son collègue, Dubois, garde de M. Venau, qu'il savait par là.

Ce dernier accourut; mais au même moment tous les braconniers, maintenant au nombre de sept se précipitèrent et tirèrent sur lui et son malheureux camarade dix coups de fusil et Dubois, à son tour, tomba grièvement blessé.

Le docteur Perrivier, de Pleumartin, appelé immédiatement pour donner des soins aux deux malheureux, a constaté que les blessures de Dubois mettaient ses jours en danger.

On dit, mais nous avons peine à la croire, que quarante-huit heures après ce drame, le parquet de Montmorillon n'avait pas encore fait son enquête; c'est donc la gendarmerie de Pleumartin, arrondissement de Châtellerauld, qui s'est transportée sur les lieux et qui a pu connaître les noms des braconniers, dont deux habitent Châtellerauld.

Nous serons curieux de savoir ce que penseront de ce drame ceux de nos confrères qui ont toutes sortes de tendresses pour ces malheureux braconniers. Le sang ne bout-il pas dans les veines au récit d'un crime aussi lâche!

Quand donc se trouvera-t-il des jurés impitoyables pour de tels attentats. Sept hommes armés se ruant sur deux malheureux gardes dont l'un est déjà à terre et déchargeant sur lui et le brave qui arrive aux appels de détresse, et criblent les malheureux de dix coups de fusil!

N'auriez-vous pas voulu être là, devant ces misérables, et tirer dans le tas!

Il y a des gens qui s'imaginent que les braconniers sont pour quelque chose dans la diminution du gibier. Erreur, erreur complète.

Le gibier a un ennemi bien plus redoutable que les braconniers, c'est l'engrais chimique, surtout le nitrate de soude lequel restant longtemps adhérent aux feuilles constitue un poison mortel pour les lièvres, les lapins et le gibier à plume.

Si vous êtes curieux de savoir qui a fait cette découverte, c'est à ce qu'il paraît, la Gazette des Campagnes

### LES FIELD-TRIALS DE LA SOCIÉTÉ SAINT-HUBERT.

La société Saint-Hubert de Belgique, donnera ses prochains field-trials les 25 et 26 mars 1895.

Une épreuve pour puppies, pointers et setters (nés depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1894).

1 <sup>er</sup> prix . . . . .	500 fr.
2 <sup>e</sup> prix . . . . .	250 fr.
3 <sup>e</sup> prix . . . . .	100 fr.

Prix de Saint-Hubert pour pointers et setters de tout âge et de tout pays.

1 <sup>er</sup> prix . . . . .	1000 fr.
2 <sup>e</sup> prix . . . . .	400 fr.
3 <sup>e</sup> prix . . . . .	200 fr.

Prix du Gordon setter club.

1 <sup>er</sup> prix . . . . .	500 fr.
2 <sup>e</sup> prix . . . . .	300 fr.
3 <sup>e</sup> prix . . . . .	100 fr.

Prix des chasseurs pour griffons et barbets.

(N. B. — Les chiens concourront seuls: le fait de courir un lièvre n'entraînera pas la mise hors concours du chien.)

1 <sup>er</sup> prix . . . . .	400 fr.
2 <sup>e</sup> prix . . . . .	200 fr.
3 <sup>e</sup> prix . . . . .	100 fr.

Pour tous ces concours la clôture des inscriptions aura lieu le 25 février à 4 heures.



### OFFRES ET DEMANDES

Pharmacie Normale, 49, r. Drouot, Paris. (Notice franco.)  
Pharmacie de famille, indispensable pour ville et campagne.

Aux personnes qui vivent au grand air, nous ne saurions trop conseiller en cette saison l'usage régulier du Lait antihélique ou lait Candès. Cet excellent produit à demi séculaire DISSIPÉ ROT-GEURS, GERÇURES, HALES, BOUTONS et TACHES DE ROUSSEUR et conserve au teint sa pureté et son éclat. Candès, 46, boulevard St-Denis.

A vendre belle chienne caniche noire, 18 mois, répondant au nom de Flûte, s'adresser à M<sup>r</sup> Minier, 17, rue des Belles-Feuilles (Paris)

## Mes Grandes Chasses dans l'Afrique Centrale

(Suite.)

Le rhinocéros était à terre, mais il vivait encore, il se débattait et allait se remettre sur pied quand, prenant mon calibre 12, je lui envoyai au même endroit deux bal-

les dont l'une le traversa de part en part et s'arrêta sous la peau du côté opposé. Il retomba, ses membres se raidirent, il entr'ouvrit la bouche, leva la queue, puis reprit une pose naturelle et ne bougea plus.

Je laisse à penser ma triple joie: trouver à manger, avoir fait une belle chasse et tué mon premier rhinocéros! Celui-ci était très vieux et énorme; son garrot atteignait 1<sup>m</sup>,71, sa longueur 3<sup>m</sup>,32 du nez à la naissance de la queue; son volume était en proportion. On sait que, après l'éléphant, ce pachyderme est le plus gros qui existe. Ses cornes mesuraient, le première 0<sup>m</sup>,63 et la seconde 0<sup>m</sup>,41 (1). J'estime son poids à 2,000 kilogrammes.

Je trouvai le rhinocéros fort laid, plus encore que l'hippopotame, ce qui n'est pas peu dire: sa tête est difforme, son front petit et fuyant, ses oreilles pendantes; sa peau épaisse est glabre, dépourvue de plis, couverte de verrues et de boue à moitié desséchée. Son œil petit à l'air fort méchant; sa lèvre supérieure, avançant en pointe, peut saisir facilement des herbes et des racines. Il aime à se vautrer dans la vase et ne sort que la nuit ou le matin de très bonne heure; il craint le soleil et se retire, pendant les heures chaudes de la journée, dans des broussailles impénétrables à tout autre que lui. Sa vue est faible, son ouïe aussi, mais son odorat est d'une finesse extrême.

Il est le seul animal qui attaque l'homme sans y être provoqué; l'odeur humaine, qui met tous les animaux en fuite, depuis la petite antilope jusqu'à l'éléphant, fait au contraire accourir le rhinocéros aussi vite que ses jambes peuvent le porter; il faut se tenir sur ses gardes et s'arranger de façon à ne plus être senti; il s'en retourne alors comme il était venu. Sa taille, la rapidité de sa course, sa méchanceté et sa stupidité en font un animal on ne peut plus dangereux à rencontrer.

J'avais eu la chance d'avoir le vent en ma faveur et de frapper au bon endroit, sans quoi j'étais presque certain d'être chargé; j'y avais échappé ce jour-là; mais, comme on verra plus loin, une fois n'est pas coutume.

Aussitôt que le rhinocéros eut cessé de vivre, je dépêchai un homme au camp afin d'amener tout le monde sur place.

Pendant ce temps, Msiamhiri cherchait quelques feuilles sèches et un peu de paille pour allumer du feu, ce qui était fort difficile à trouver. Enfin, un arbre creux, dans les anfractuosités duquel la pluie n'avait pu pénétrer, nous offrit quelques feuilles mortes. Un feu vif brilla bientôt, pendant que j'essayais en vain avec mon couteau de tailler un morceau de viande sur la bête. N'en pouvant venir à bout, je cherchai à ouvrir la bouche du rhinocéros pour couper la langue, mais la raideur cadavérique rendit cette opération difficile. Enfin, à l'aide d'une grosse branche servant de levier, j'entr'ouvris les mâchoires que je maintins ouvertes au moyen d'un bâton transversal. Dans cette posture, le rhinocéros avait l'air de crier ou de vouloir dévorer quelqu'un. Je saisis la langue, la tranchai, la grattai un peu, car l'animal avait la bouche pleine de morceaux de racines, et la jetai sur la braise où elle ne tarda pas à cuire; mais je n'eus pas la force d'attendre la fin: j'avais trop besoin de nourriture. Je coupai autant de parts qu'il y avait d'hommes (nous étions trois), et cet à-compte sur notre repas ne fut pas long à disparaître. Mais les compagnons ne s'étaient pas fait prier pour venir; au bout de deux heures, nous les apercevions déjà au loin sur le versant d'une colline: les pauvres diables faisaient de grandes enjambées, ayant l'air très pressés de nous rejoindre.

Dès qu'ils arrivèrent, ils jetèrent leurs charges sur le sol et s'élançèrent à l'assaut du rhinocéros; le dépeçage commença rapide, sans un mot, comme fait par des gens qui n'ont pas un instant à perdre. En même temps, des feux s'allumaient et chacun mit son morceau sur le gril. Je rôtais de mon côté de volumineuses tranches du cœur, seule partie qui soit mangeable chez les animaux de chair coriace.

Pour profiter du soleil, on établit des séchoirs sur lesquels du beltong s'étała bientôt, sans sel, il est vrai, mais néanmoins précieux.

Les gens du village vinrent bientôt mendier de la nourriture; mais mes hommes faillirent leur faire un mauvais parti; de mon côté, la colère m'emporta jusqu'à les menacer de faire feu s'ils revenaient nous ennuyer. Nous leur en voulions de leurs refus continuels de nous vendre ou de nous prêter des vivres. Les pauvres gens étaient

(1) Le rhinocéros africain a deux cornes sur le nez (*Rhinoceros bicornis*). On ne rencontre l'*unicornis* qu'en Asie.



pourtant aussi à plaindre que nous : pris de pitié, je décidai que le lendemain matin je leur distribuerai un peu de la peau du rhinocéros, ce dont ils parurent enchantés.

Vous croyez peut-être que je voulais leur faire une mauvaise plaisanterie en leur octroyant du cuir épais de quatre centimètres, dont 20 centimètres carrés pesaient 1 kilogramme. Détrompez-vous. Cuit pendant quelques jours, cet aliment est parfaitement mangeable ; aussi mes hommes ne voulurent-ils pas m'en laisser donner trop, craignant le retour des jours de famine, où nous serions peut-être bien heureux d'en posséder (1).

On fit donc sécher une partie du cuir comme la viande, et nous mîmes en réserve une quinzaine de charges de beltong, soit environ 300 kilogrammes, le séchage enlevant à peu près les deux tiers du poids. Le reste, dont il faut retrancher les os, avait été ou mangé ou donné.

Comme on voit, il n'y en eut pas pour longtemps. Je tuai encore de temps en temps quelques pièces, mais le gibier était fort loin et on s'exposait en rentrant la nuit à des rencontres avec les pillards qui rôdaient aux environs, se préparant ainsi de tout près à leurs attaques de nuit.

Les Mafitis se faisaient encore plus audacieux depuis que nous avons abandonné la montagne pour aller vivre dans les bois. Ils se jetaient en plein jour sur les gens d'Oundi qui cultivaient leurs champs, les tuant ou les faisant prisonniers, ou subissant un sort analogue suivant les résultats de la lutte. Ils se poursuivaient mutuellement dans les bois, se battant, se blessant ou se tuant partout où ils se rencontraient. J'avais donc à craindre, soit de les rencontrer moi-même en grand nombre pendant mes promenades, soit d'apprendre à mon retour qu'ils avaient pillé mon camp.

Un matin, sur la piste d'un kob, j'aperçus des traces de sang qui m'étonnèrent : je n'avais ni vu ni, par conséquent, blessé l'animal ; en regardant de plus près je vis une empreinte humaine se dessinant sous celle de la bête ; elle était donc antérieure à son passage, et pourtant ce sang n'avait été répandu que depuis une demi-heure à peine. Cette énigme me fut expliquée quelques minutes après : en passant le long d'un fourré, je vis un homme étendu la figure contre terre, une profonde blessure au côté, dans une mare de sang ; il était encore chaud, mais déjà mort. Je le soulevai pour voir sa figure ; c'était un homme d'Oundi ; frappé d'un coup mortel avec une sagaie, il s'était enfui et était tombé en cet endroit. Le kob avait passé au pas le long du cadavre et avait pris la fuite dès qu'il l'avait senti.

J'envoyai un homme dire au roi qu'un de ses sujets gisait dans la brousse, mais il me fit répondre que cela lui était bien égal. Afin d'empêcher les vautours de toucher au corps, je l'avais fait couvrir de feuillage le matin, et je repassai le soir afin de le faire enterrer : il n'avait, paraît-il, pas de famille.

Nos provisions diminuaient rapidement et l'homme que j'envoyais régulièrement constater à la rivière l'état des eaux me répondait invariablement qu'elles n'avaient pas baissé, ou tout au moins d'une quantité appréciable. Les pluies continuaient, plus légères le jour, très fortes le soir.

Je fis, à cette époque, un coup double... unique dans

(1) Presque tous les indigènes mangent la peau des animaux surtout lorsqu'elle est glabre ou à poil très ras, telle que celle de l'hippopotame, du rhinocéros, du zèbre, du buffle, etc.

mes souvenirs : deux reedbucks d'une seule balle. Les ayant aperçus de loin qui se dirigeaient vers une nappe d'eau ou marécage bordé de grandes herbes et, d'un côté seulement, par une petite forêt assez touffue, je m'étais dissimulé derrière les herbes, avec des précautions infinies ; j'avais traversé le bois en diagonale et m'étais approché à portée sans qu'ils eussent soupçonné de ma présence. N'étant pas pressé, je repris haleine pendant que l'un d'eux buvait ; au moment où je l'ajustais, je vis l'autre qui s'avavançait dans l'eau également et je pensai que peut-être le même projectile pourrait leur servir à tous deux. J'attendis qu'ils fussent bien de niveau et alignés. Je pressai alors la détente. La balle passa à travers le premier, éclata en sortant, entra chez l'autre, et le tua également ; ils ne firent pas un pas. Le reedruck est une antilope de la taille d'un âne à peu près, mais beaucoup plus mince et étroite de corps. Voilà ce qu'on appelle, je crois, ne pas gaspiller des munitions : je dois dire que j'ai eu la chance de ne jamais être à court de cartouches.

Malgré tous mes efforts, je ne réussis pas à écarter la



JE DÉCOUVRE UN CADAVRE ENCORE CHAUD.

faim de notre camp ; elle se montra encore vers la fin de janvier au moment où nous espérions pouvoir passer la rivière à gué. Les pièges, les stratagèmes étaient toujours insuffisants, et il faut en avoir fait l'expérience pour savoir ce que quinze bouches peuvent consommer d'aliments en une journée. Je n'ai jamais vu de gens affligés d'un appétit pareil : apportais-je un klipspringer ou oréotrague (1) de la taille d'un chevreau, il y en avait juste pour un repas.

J'abrègerai ce récit de nos misères, en disant que nous continuâmes à vivre ainsi jusqu'au jour où, las de cette existence, je me souvins qu'autrefois, sur la côte occidentale d'Afrique, sur les bords du Volta, j'avais vu les indigènes construire des pirogues d'un seul morceau d'écorce. Je voulus essayer d'en faire autant et tentai de fabriquer deux embarcations de ce genre. J'y réussis, et nous pûmes enfin traverser les rivières ; sans vivres, n'ayant pour subsister dans les bois que des cryptogames, du miel, ou, à l'occasion, du gibier, nous mîmes presque vingt jours pour revenir. En entrant dans la région montagneuse de Tchiouta, le gibier manquait, et, quand Hanner nous revint, il y avait soixante-dix heures que nous n'avions rien mangé, marchant toujours dans l'eau jusqu'aux chevilles, sous une pluie battante, après trois mois de famine, de dangers et de privations (2).

(1) *Nanotragus oreotragus*. (*Oreotragus saltator*.)

(2) Nous avions disputé aux vautours, en route, les débris complètement pourris d'un éléphant. Malgré mes exhortations trois hommes ne purent résister au désir de manger de cette charogne. L'un d'eux mourut en chemin, les autres en arrivant à Tchiouta ; tous montrèrent les mêmes symptômes d'empoisonnement.

## CHAPITRE VIII.

Quelques jours après mon retour à Tchiouta, je fis reprendre à l'expédition le chemin du pays des Atchéoundas, afin d'y refaire un peu ma santé. Les privations, les aliments aussi peu substantiels que variés, m'avaient fatigué et je n'étais pas fâché de revenir dans un pays où, le gibier était abondant et où, même sans chasser, on trouvait à manger son soul.

Le pays des Atchéoundas était, sans contredit, à cette époque, l'endroit le plus agréable à habiter pour un voyageur, pourvu qu'il ne craignît pas, bien entendu, les noirs traitres et méchants qui en forment la population. A part cet inconvénient, tout était réuni pour nous procurer un séjour agréable : une altitude moyenne de 450 mètres, un air relativement sain, des forêts bien peuplées en animaux sauvages, des villages où l'on trouvait en abondance ce dont on avait besoin (1).

Je chassai pendant deux mois environ, faisant des excursions cynégétiques et géographiques en même temps, courant d'une extrémité du pays à l'autre. Comme les animaux que j'ai abattus sont déjà connus du lecteur, s'il a pris la peine de me suivre jusqu'à présent, je ne citerai que pour mémoire buffles, élans, kobs, guibs, reedbucks, phacochères, etc., et j'arriverai immédiatement à une partie de chasse de quelques jours que je fis après la saison des grosses pluies au nord de Makanga, dans une région abrupte et sauvage, loin de toute population, et dont les sites admirables resteront toujours gravés dans ma mémoire.

Nous avions traversé, avant d'y pénétrer, une immense

plaine rase, parsemée d'une maigre végétation à laquelle les indigènes donnent le nom de Damba-Lanitché. Au pied du mont Foulankoungo qui limite cette plaine au N.-E., nous avons aperçu des empreintes de gibier, dont la direction menait à l'endroit dont j'ai parlé ; et dont le nombre nous décida à camper quelques jours.

En plus du fidèle Msiambiri et des porte-fusils, j'avais avec moi des chasseurs que le roi de Makanga m'avait recommandés comme très experts à la lecture des pistes.

Nous étions à peu près dans les mêmes conditions topographiques qu'à la Louïya, lors de notre voyage en Maravie ; nous avons trouvé une mare d'eau isolée où les animaux sauvages se désaltèrent, mais il y en avait une seconde à trois kilomètres de là, aussi fréquentée. Que faire ? Impossible d'être auprès des deux à la fois. Je résolus donc de poster du monde à l'une jour et nuit, afin d'empêcher les animaux de s'en approcher, tandis que je me tiendrais aux environs de l'autre.

(A suivre.)

Édouard FOA.

(1) Aujourd'hui, tout cela a bien changé ; le roi Tchanetta est mort ; son remplaçant a lassé par sa tyrannie jusqu'au dernier de ses sujets. Les cultures périclitent, les animaux sont pourchassés, éparpillés par des indigènes maladroits, et, à certains moments, la famine commence à se montrer.

Le Directeur-Gérant : ERNEST BELLECROIX.

Typographie Firmin-Didot et C<sup>o</sup>. — Mesnil (Seine).